

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2009

Premier prix

Merlin Lévesque-Duchesne

École de la Seigneurie

1832

Cela fait maintenant un an que j'ai cessé de faire des allers-retours, mais pourtant j'y suis encore. Je suis encore plongé, jour après jour, nuit après nuit, complètement, mais aussi indéfiniment, dans les pénibles souvenirs que représente pour moi cette année maudite des dieux de 1832. Aujourd'hui, je vais peut-être enfin pouvoir me libérer de ces souvenirs enflammés qui ne quittent jamais mon esprit, qui me tourmentent, me hantent, me tiennent réveillé la nuit et qui, depuis maintenant trop longtemps, ne laissent plus aucune trace de rêve ou d'espoir en mon âme. Mon regard jadis embrasé par la passion s'est tristement éteint sur le souvenir de cette tragédie qu'est mon histoire. J'ai cessé de naviguer, je suis enfin descendu sur la terre ferme, dans ce magnifique Québec dont j'avais tant vu d'hommes rêver et je vais enfin, pour la première fois, laisser s'échapper de mon être décharné le chant douloureux du trépassé qui désire revenir à la vie, pour lui sourire encore une fois.

Chant I

La houle n'avait eu de cesse de faire tanguer notre navire, à un tel point que nous tanguions aussi, nous valsions, même en eaux calmes. Sur le bateau, tous les hommes étaient empilés les uns par-dessus les autres, dans une délicate odeur de pisse, de merde et de toutes sortes de déjections impossibles à décrire qui vous lèvent le cœur plus qu'une vague de quinze pieds. Et on tanguait. La plupart du temps, quand on n'était pas en train de vomir tout notre intérieur, on chantait, pour essayer de passer au travers, de survivre à ce périple infernal, qui devait nous mener à la terre promise : le Québec. La seule incertitude qui restait était de savoir si on allait survivre jusque-là. Et quelle incertitude, je vous le dis! Déjà trop d'entre nous y étaient restés, et il nous était ardu de continuer à espérer. Mais on espérait.

Moi, dans tout ce chaos, dans toute cette incertitude, j'étais le seul crétin qui désirait rester. J'en étais à mon troisième aller-retour. Et, chaque fois, c'était pareil, trois hommes sur quatre qui quittaient le port en Irlande ne se rendaient pas de l'autre côté. Et pourtant, il continuait de s'embarquer autant de pauvres familles sur notre rafiote, car en Irlande leurs conditions et leur espérance de vie n'étaient pas meilleures: elles étaient même pires. Personne ne me comprenait de rester sur ce vieux navire tout délabré. Tous me regardaient, l'œil hagard, un peu fou, en ayant l'air de se poser de sérieuses questions sur ma santé mentale. Je ne peux pas vraiment les blâmer... Ils avaient raison, les pauvres. Moi-même, je me demandais parfois ce que je faisais sur cette épave à l'odeur de mort. Mais je continuais. Je continuais, car je savais que, si j'arrêtais, je ne reverrais plus cette femme.

Chant II

Elle avait des cheveux couleur de blé, des yeux azur cerclés d'or et un sourire à faire fondre n'importe quel homme sur cette terre. Ses mains graciles étaient toujours affairées à quelques ingrates besognes qu'elle seule daignait effectuer pour le bien des autres. Cette femme s'appelait Anna. Cette belle quadragénaire était l'une des premières à s'être enrôlées pour sauver les immigrants que nous étions du grand fléau qui nous décimait. Je l'ai rencontrée alors que j'étais moi-même sur la Grosse Île en tant que patient. C'est d'ailleurs à ce moment que j'ai pris la décision de m'engager comme marin sur le vieux Drunken Jack, pour parcourir l'océan d'un bout à l'autre, avec comme seule aspiration de la revoir encore et encore. Je ne vivais plus que pour son sourire ainsi que pour cette mèche de cheveux qui lui tombait sans cesse devant ses grands yeux rieurs.

Or donc, cette femme était infirmière. Toujours occupée, cette pauvre dame courait jour et nuit pour sauver les bougres que nous étions. Tous les hommes sur l'île étaient empilés les uns par-dessus les autres, dans une délicate odeur de pisse, de merde et de toutes sortes de déjections impossibles à décrire qui vous lèvent le cœur plus qu'une vague de quinze pieds. La seule différence résidait dans la nature des barreaux qui nous empêchaient d'être libres. Et Anna courait. Elle courait, soignait et inspectait les fiévreux, les sains, les malades et les mourants. Les enfants pleuraient, les femmes étouffaient leurs sanglots et les hommes hochaient la tête lentement, sans vraiment accepter que, là encore, ils étaient condamnés et que seulement une poignée d'entre eux allaient pouvoir quitter l'île. Grâce au ciel, je faisais toujours partie du lot. La maladie était impitoyable. Elle n'épargnait personne ou presque. Ah! ça, vraiment, le choléra, c'est la plus vache des maladies.

Lorsque les quelques hommes libres regardaient l'horizon en se disant qu'ils pourraient enfin vivre, moi, je regrettais déjà mon départ, car cela signifiait encore de longues et interminables semaines tassé contre des hommes et des femmes dans une délicate odeur de pisse, de merde et de toutes sortes de déjections impossibles à décrire qui vous lèvent le cœur plus qu'une vague de quinze pieds. Plusieurs semaines sans dormir, dans un état semi-comateux, à rêver de la prochaine rencontre avec l'infirmière, dans l'espoir complètement fou qu'elle vous garde dans ses doux bras de réconfort, avec elle toujours, sans jamais quitter son regard bienveillant. Malgré toute la souffrance du manque que cela créait en moi, je poursuivais mon mortel périple, car la perdre toujours aurait été la pire des tortures et m'aurait tué de façon encore plus cruelle et douloureuse que le choléra aurait pu le faire.

Chant III

La troisième fois que j'y suis allé, la belle Anna m'a enfin reconnu, malgré mon grand visage défiguré par la fatigue et la maladie, malgré le nombre incroyable de patients auquel elle avait affaire. Elle m'a reconnu. Je l'ai vu dans ses yeux. Elle n'a pas dit un mot de plus que d'habitude, elle m'a posé les mêmes questions que d'habitude, elle m'a porté autant d'attention que d'habitude et m'a apporté les mêmes soins que d'habitude. Mais ses yeux l'ont trahie. Et les miens m'ont trahi aussi. Elle savait, j'en étais sûr. Elle avait scruté le fond de mon âme et avait vu l'amour débordant que je lui portais, elle, la seule et unique personne au monde qui avait donné de son attention pour mes soins, la seule à m'avoir donné une quelconque affection, la seule à avoir éveillé en moi des sentiments étrangers à la haine, la jalousie et la tristesse. Alors, mon cœur s'est emballé et, sans un mot, je me suis approché sans ambages et l'ai serrée dans mes bras avec l'énergie de l'homme nouveau, l'énergie de l'homme vivant que j'étais maintenant grâce à elle.

Ses yeux se sont emplis de larmes et elle est partie soigner les centaines d'autres malades. J'étais encore sain de corps (pour l'esprit, c'est discutable), alors je suis reparti. Le Drunken Jack sentait encore la pisse, la merde et tout plein d'autres déjections impossibles à décrire qui vous lèvent le cœur plus qu'une vague de quinze pieds, mais, au moins, on était moins à l'étroit.

Chant IV

J'en étais donc à mon quatrième aller-retour et j'étais bien décidé à ne plus quitter la Grosse Île. J'allais me faire engager sur l'île pour accomplir quelques tâches ingrates, mais cela m'importait très peu, en autant que je reste près de mon amour. Je ne voulais plus la quitter. Je ne pouvais plus la quitter. Je n'en avais tout simplement plus la force. Mon corps était maintenant si frêle que j'aurais pu partir au vent, je me demandais parfois comment je réussissais à tenir debout. Mais je tenais. Je le devais, car c'était là la seule façon de donner un sens à ma misérable vie. Le voyage s'est déroulé exactement comme tous les autres. Le nombre de morts respectait bien la moyenne et l'odeur restait la même. À la limite, j'aurais pu dire que je ne la sentais même plus. Il faut dire que cela faisait maintenant deux ans que je voyageais sur ce vieux rafiot.

À mon arrivée, je fus le premier à terre. Je connaissais le chemin, alors je le suivais, le sourire fendu jusqu'aux oreilles, le cœur en pompe, les yeux pétillants. J'avais l'air cent fois plus vivant que n'importe lequel des hommes sains qui étaient supposés me guérir. J'avais l'impression que la file ne finissait plus. Je voyais tout autour de moi les infirmières courir partout et faire leur boulot. Je les voyais toutes, sauf Anna. J'étais complètement affolé, elle n'était véritablement nulle part. Mon pauvre cœur battait à tout rompre, mes tempes battaient la mesure et mes yeux laissaient échapper des larmes de désespoir. C'est alors qu'une jeune femme est venue me voir et m'a pris par la main. Elle m'a demandé si j'étais bien Owen, le jeune homme qui en était à sa quatrième visite sur l'île. Complètement dérouté, je lui ai balbutié quelque chose qui devait ressembler à un oui et elle m'a tendu une lettre. Je l'ai remerciée brièvement et, avant même que j'aie pu lui demander où je pouvais trouver Anna, elle était disparue dans la foule. J'ai donc ouvert la lettre et me suis mis à la lire. Avant même de l'ouvrir, j'avais compris de qui me venait le manuscrit. Son parfum avait empli mes narines et, tout groggy, j'avais cru que j'étais enfin libre. Oh! libre, je l'étais, mais quelle déception, quelle douleur!

Je suis partie.

Oubliez-moi.

Anna

Je me suis mis à crier, à hurler. J'ai même attaqué les aides soignants qui étaient venus me calmer. Alors, ils se mirent à plusieurs et m'immobilisèrent. La tempête déferlait dans mon crâne, c'était comme si des milliers de poignards affilés transperçaient ma pauvre chair cireuse et blanchâtre. Les aides-soignants m'ont attaché dans un coin et j'ai dû y rester pendant sept

longues heures, le temps que je me calme. Ensuite, un grand vide s'installa en moi. Mon cœur était enfin apaisé.

Une semaine exactement après mon arrivée sur l'île, on m'embarqua sur un nouveau navire qui devait me mener au Québec, ma nouvelle terre d'accueil. Je voyais enfin ce que tous avaient espéré du plus profond de leur cœur. Il y avait des arbres à perte de vue, quelques chaumières confortables, et une profonde paix s'insinua dans mon âme. Avec quelques autres immigrants irlandais, nous avons emménagé en ville et nous nous sommes trouvés des boulots dans une usine. Je ne me suis jamais marié, mais je n'ai d'autre regret que de ne pouvoir oublier cette femme incroyable qui, l'espace de quelques mois, avait éveillé en moi la flamme de l'amour. Nos conditions de travail étaient plutôt misérables, je travaillais environ soixante-dix heures par semaine, et ce, pour un salaire incroyablement faible, mais j'avais enfin quitté cette terrible odeur de pisse, de merde et de déjections impossibles à décrire qui lèvent le cœur plus qu'une vague de quinze pieds. En plus, nous n'étions pas trop tassés les uns contre les autres.

Deuxième prix

David Bergeron
École de la Seigneurie

Le chemin qui marche

Mes idées se dispersent au loin. Le flot de vie qui coule en moi se souille peu à peu. Divers organismes minuscules m'empoisonnent de l'intérieur, ces mêmes organismes qui ont d'ailleurs façonné mon histoire dès leur arrivée. Je me souviens. Je me souviens de la première fois, de leur première apparition. Je me souviens de tout ce qui s'est produit, et je le récite inlassablement en un faible chuchotement qui se perd dans le vent.

Au tout début, ils ont commencé par s'établir près de mes côtes, car ils devaient se tenir près des points d'irrigation pour survivre. Ils tentèrent d'emblée de déloger les autres habitants de mon vaste intérieur. Le choc entre les deux nations fut terrible. L'un des deux clans s'avéra toutefois plus coriace et plus nombreux. Ainsi, la tentative des nouveaux venus échoua et ils furent tous repoussés. Loin d'abdiquer, ces petits combattants s'installèrent pour une deuxième fois moins d'une centaine d'années plus tard, et pour de bon. Un énorme bouleversement commença alors à se préparer. Un bouleversement qui allait chambouler mon existence d'un bout à l'autre.

En effet, ils s'adaptèrent remarquablement à leur terre d'accueil et, à peine deux siècles plus tard, leur nombre avait augmenté de façon exponentielle. L'osmose fit son effet et ils se propagèrent partout, même jusqu'aux ramifications les plus minces de mes membres. Leur accoutumance au milieu leur permettait d'occuper davantage de territoire, puisqu'ils n'étaient plus obligés de rester près des points d'irrigation. Ils se reproduisaient à une vitesse ahurissante. Ils étaient désormais rois et maîtres de mon existence, et attiraient de ce fait toute mon attention. Or, cet hyper développement n'eut pas que d'heureuses conséquences. Les déchets qu'ils produisaient s'accumulaient ici et là, polluant tout leur environnement, c'est-à-dire mon être tout entier. Leur ignorance n'était alors égale qu'à leur égoïsme. Un égoïsme qui allait même jusqu'à les faire s'entretuer. Les carcasses s'accumulaient et s'empilaient dans une valse de disgrâce. Je ne me figurais aucune raison qui justifierait ces actes barbares envers leurs semblables et qui pourrait enrayer leur propre développement.

Heureusement, le temps put faire son effet et, quatre cents ans après son installation, le peuple commence à redonner à sa mère ce qu'il lui doit depuis de nombreuses années. La cause même de la pollution désinfecte tranquillement son œuvre d'elle-même. Le temps des guerres paraît révolu. Il brûle au loin dans un tas d'immondices. Une société a enfin atteint sa maturité. L'ambiance semble dorénavant à la fête. La majorité de la population se rassemble à l'endroit précis où cette belle histoire a pris racine. Ces êtres sont sans équivoque dotés d'une intelligence plutôt développée pour se rappeler ces événements lointains et les célébrer de cette façon. Au bout du compte, on peut dire que je me suis attaché à ces habitants de taille réduite. Après tout, je ne suis peut-être que le fruit de leurs activités.

Vous vous demandez sans doute qui pourrait avoir une existence si prolongée. Je dispose de côtes, mais d'aucun cœur. Un flot de vie coule en moi, mais il ne s'agit pas de sang. Les plus petites ramifications de mes membres ne sont pas mes doigts, ni mes orteils. Je suis votre mer plutôt que votre mère. On me surnommait jadis « le chemin qui marche », mais désormais, on m'appelle « fleuve Saint-Laurent ». Vous, êtres miniatures, aurez marqué mon existence à jamais. Mais cette histoire est aussi la vôtre. C'est pourquoi dans le calme bruit de mes vagues, je transporte ce récit jusqu'à vos oreilles. Lorsque vous vous approcherez de ma rive, vous l'entendrez, ce faible chuchotement. Un chuchotement qui témoigne de plus de quatre cents ans d'histoire.

Troisième prix ex æquo

Antoine Lahaie
École secondaire Joseph-François-Perrault

Lettre d'une fille du roy

Québec, le 7 mars de l'an de grâce 1663

Chère Jeanne, Au moment où j'écris cette lettre, je suis seule. La nuit est noire, lourde sur la neige blanche, infinie. Ma plume caresse le papier à la lueur paisible du feu qui danse. Lui, il est parti chez les Sauvages. Il est courageux, Séraphin. L'inquiétude, toutefois, me transperce le corps tout comme le froid. Tout a changé depuis mon arrivée en Nouvelle-France. À partir du moment même où j'ai posé mon escarpin sur la terre ferme.

Le voyage fut long et pénible. Les voix autoritaires des sœurs chevauchaient le piaillagement grinçant des autres filles du Roy. Le navire tanguait tel un homme noyé dans une mer d'eau-de-vie, mon estomac aussi. La compétition était forte et chacune d'entre nous entretenait les mêmes convictions: fonder une famille, refaire sa vie et laisser son passé à sa mère patrie, la France. Pauvres, orphelines, déçues, certaines n'avaient rien à perdre. Une des rares provenant d'une famille noble, j'avais l'impression d'être aussi une des plus faibles. De plus en plus, le fleuve se resserrait autour de nous. De plus en plus, je me demandais si j'avais pris la bonne décision. L'anxiété fut ma pire ennemie au cours du voyage. Au loin se dressa soudain Québec. Synonyme d'espoir parfois, d'inconnu souvent... Quand le navire fut amarré, ma gorge se noua. Tous ces hommes, tels des loups sanguinaires prêts à dévorer, me faisaient peur. Ils puaient. Un, pourtant, tel l'agneau immaculé de cette horde fétide, fit surgir un rayon d'espoir en moi. Séraphin. La confiance me gagna à nouveau.

Deux mois plus tard, j'étais enceinte. Mon mari et moi occupions une confortable demeure à Québec. Restreinte, mais chaleureuse, elle semblait nous accueillir à bras ouverts chaque fois qu'on y entrait. Il va sans dire que la dot versée par mon père nous a grandement aidés à échafauder notre nouvelle vie. L'habitation était munie d'un toit en pente, original et esthétique selon moi, qui aidait à contrer l'accumulation de neige, croyait Séraphin. La neige... blanche, infinie. On m'avait avertie de son omniprésence en cette contrée nordique, mais je feignais de déjà tout connaître de cette reine blanche qui règne sur la région tout entière. En vérité, j'avais seulement pu apercevoir son voile délicat traîner sur Paris lors des journées les plus froides.

Les mois passèrent et les récoltes allaient bon train. Je fis tout mon possible pour me préparer à l'hiver. On m'apprit même à confectionner des capots et des mocassins. Ces derniers m'étaient complètement étrangers. On dit qu'ils ont été empruntés à la culture des Sauvages, comme bien d'autres choses, d'ailleurs.

Trois automnes sont derrière moi depuis mon arrivée, et trois enfants rendent à présent la maison plus vivante que jamais. Je les chéris, mes garçons, mais ils me demandent pratiquement tout mon temps. Mon mari, lui, se tue à récolter ce que la terre nous offre pendant l'été et, l'hiver, il défie le chemin sombre, dense et épineux qui le conduit non sans péril aux Sauvages. Tout ça pour des peaux. Il est brave, Séraphin. Lorsqu'il revient de ses périples, il me raconte toujours tout en détail. Je n'ai jamais vu de Sauvages, mais il dit qu'ils sont impressionnants, avec leur teint rouge et leurs curieuses coutumes. Je pense que nous les sous-estimons, les Sauvages. L'armure de guerre de mon bien-aimé, digne des preux chevaliers, est époustouflante. Des mitasses, un brayet, des raquettes, tout cela m'était inconnu avant de le rencontrer. Tout un monde m'était inconnu avant d'entamer cette traversée. Si la France est, tel qu'on l'affirme, une cousine de sa colonie, elles sont tout de même isolées l'une de l'autre.

Ma plume ne caresse plus le papier, Jeanne, elle le meurtrit. Je ne pouvais omettre de t'écrire ces lignes, même si la joie et la paix exprimées dans celles-ci ne reflètent en aucun point mes émotions, ce soir particulièrement. Aide-moi. Le plus jeune est décédé hier. Il aurait bientôt eu cinq mois. Est-ce la faim? Le froid? Suis-je fautive? Je ne sais pas. J'imagine déjà les yeux de Séraphin emplis de haine à mon égard. Jeanne, pourquoi donc suis-je partie? Je suppose qu'être un modèle pour ma patrie me rendait forte, pleine d'ambition. Dehors, la neige est blanche, infinie. À l'horizon se dresse à présent une silhouette, transportant avec elle le récit passionnant et détaillé d'un périple éprouvant. Périple qui ne fait d'ailleurs que commencer...

Marie-Anne Agathe

Troisième prix ex æquo

Lénaig Le Corre
École secondaire de Neufchâtel

Anne Hébert

Début juillet 1618

« Ma fille ne sera plus un bébé maintenant, elle va devenir une femme. Je n'aurais pu tomber mieux, elle va épouser un homme qu'elle aime, qu'elle va aimer pour toute sa vie et qui, de plus, pourra lui donner la vie qu'elle mérite. »

- Maman! Tu pourrais peut-être m'aider, je te rappelle que nous sommes attendues à l'église
- Oui, excuse-moi, j'étais perdue dans mes pensées... C'est que je suis tellement heureuse pour toi! C'est un grand jour, un des plus grands jours pour les habitants de la Nouvelle-France, un des premiers mariages... en fait, le premier mariage en Nouvelle-France et c'est celui de ma fille! Je n'en reviens pas encore.
- Moi non plus, je n'en reviens pas, maman, mais ce serait bien d'arriver à l'église pour justement célébrer le mariage de ta petite fille adorée! rigola Anne.

Juillet 1619

« Comment oublier tous ces moments passés à rire, à pleurer, à s'aimer ? Je ne pourrais sûrement pas les oublier, mais comment survivre à son décès, elle était tellement importante, comment oublier qu'elle ne sera plus avec nous pour un si long moment ? Une chance que les membres de notre famille qui sont déjà au ciel sont là pour l'accueillir et l'aider à surmonter notre perte. Mais peut-être que maintenant, pour elle, tout n'est que beauté, amour et joie. Je ne sais plus trop quoi penser, elle est si loin de moi, seize ans, c'est trop jeune. »

Ressortant de ses pensées, Marie regarda tous ses amis venus voir la cérémonie. Les autres membres de la famille Hébert, entourés de leurs amis, disaient maintenant au revoir à leur tendre fille, femme, amie ou sœur adorée. Ils auraient pu se douter d'une telle chose quelques jours auparavant, mais il n'en fut pas le cas, car la jeune Anne Hébert, âgée de seize ans et mariée avec Étienne Jonquest, devait être la jeune mariée la plus heureuse qui fut. Elle était enceinte depuis plusieurs mois et tout allait pour le mieux jusqu'au jour prévu de l'accouchement. Les contractions commencèrent au matin. Toutes les familles alentour furent averties de l'arrivée d'un nouveau venu ou peut-être d'une nouvelle venue, et beaucoup vinrent prendre des nouvelles de la future mère. Toutefois, vers la fin de l'avant-midi, alors qu'Anne venait de perdre ses eaux depuis seulement deux ou trois heures, les cris de douleur devinrent soudain beaucoup plus forts et terribles. Marie Rollet, inquiète d'une telle souffrance, courut au chevet de sa fille et l'encouragea, mais la douleur lisible sur le visage de sa fille resta gravée dans sa mémoire jusqu'à la fin de sa vie. Cela avait beau être horrible, cela fut la dernière expression faciale de sa douce fille. Plus tard, on sut que le bébé de la jeune fille était du mauvais côté.

Le cercueil de bois avait l'air sombre, malgré cette journée ensoleillée du mois de juillet. Tous gardaient le silence, trop accablés pour dire un seul mot sensé. Louis et Marie, abattus par la perte de leur premier enfant, se tenaient tendrement la main, mais ils savaient que, bientôt, ils seraient tous obligés de retourner à leurs tâches habituelles. Louis, apothicaire de métier, ne pouvait se permettre de rester chez lui pour pleurer et Marie avait trop peur de tomber dans la solitude pour s'éloigner de ses deux autres enfants.

Juillet 1611

Il tourne en rond, notre beau bateau
Il tourne en rond trois fois
Il tourne en rond, notre beau bateau
Et tombe au fond de l'eau! Plouf!

- Allez, danse, Anne, tourne, retourne et tourne! chantonnait Marie.
- Maman! Maman! J'ai la tête qui tourne! répondit la jeune Anne qui tournait sur elle-même dans la clairière. Je n'arrive pas à arrêter de tourner!

Louis, qui regardait la scène en riant, se mit à courir jusqu'à Anne, la prit dans ses bras et la fit virevolter au-dessus de sa tête.

– Ha! J'ai peur, papa ; je vais tomber; ne me lâche pas! cria Anne en serrant fortement les bras de son père.

Juillet 1619

Les souvenirs de la jeunesse de sa fille lui revenaient et Louis se demandait si Marie, Guillaumette et Guillaume repensaient à cela eux aussi. Il n'osait leur demander, de peur que les souvenirs de leur grande sœur fussent minimes. Mais il savait une chose, jamais il n'oublierait sa fille.